

4<sup>e</sup> Année - N° 1  
JANVIER 1928



**LE  
CREUSET**

**Bulletin Mensuel  
de Propagande Syndicale**

**Tout s'épure  
au Creuset de la Raison**

# LE CREUSET

Bulletin Mensuel  
de Propagande Syndicale

4<sup>e</sup> Ann., N° 1 - Janv. 1928

Les articles  
n'engagent que leurs auteurs.

Rédaction et Administration :  
Jean DE BOE, "Le Creuset",  
23, place Saint-Géry, Bruxelles

## Sommaire :

*Les Tardigrades en délire!* (p. 1); *Coin du Morticole* (p. 4); *L'Arbitrage Patronal* (p. 5); *La Russie et nos journaux* (p. 7); *Fin d'année* (p. 8); *A la Jeunesse* (p. 9); *1925-1928, l'histoire se répète* (p. 10); *Un exemple de front unique* (p. 11); *Le Coin des Jeunes* (p. 13); *La Poubelle de Liège* (p. 15).

## Les Tardigrades en délire !...

Ce n'était pas sans quelqu'inquiétude que je montai dans le rapide Bruxelles-Berlin...Moscou.

Depuis quelques mois, la réaction s'organisait au sein de l'Association Typographique de Bruxelles avec la complicité de quelques chefs authentiques du Comité Central et... de la presse socialiste, évidemment.

L'occasion était belle.

Pour sauver l'Association d'un désastre certain, les éléments syndicalistes de gauche avaient eu le courage de lui administrer une médication énergique en matière fiscale. Le remède fut souverain...

Au lendemain d'une grève héroïque, dont le sacrifice fut anéanti par une abdication prématurée de la Fédération et imposée à la section de Bruxelles, une crise inconnue à ce jour menaçait de démembrer à jamais notre Association et, avec elle, les organisations syndicales du Livre du pays entier. Qui eut alors le courage et le

sang-froid pour conjurer le danger? Dites-le, les diffamateurs, obscurs ou vedettes, officiels ou non, lequel d'entre vous, dans cette stupeur qui frappa tous ceux qui s'inquiétaient, autrement qu'en palabres de cérémonie, du chômage ou du lock-out menaçants, dites lequel d'entre vous, candidats de l'« effort » à rebours, se pressa les méninges pour en extirper un conseil intelligent? Dites, lequel? Où étiez-vous lorsque fut exposée la situation tragique de cette Association pour laquelle vous versez aujourd'hui des larmes hypocrites? Où étiez-vous? Vous étiez dans l'ombre, et vous n'aviez garde d'en sortir. Depuis longtemps déjà votre politique était négative. Le silence était à ce moment doublement avantageux pour vous : d'abord, il vous évitait l'étalage de votre incurie syndicale; il devait vous permettre ensuite d'exploiter pour vos rancunes personnelles, pour votre vanité froissée, les égoïsmes ou tout simplement la gêne passagère

TRAVAILLEURS, c'est dans vos syndicats que se défendent vos intérêts Soutenez-les!

devaient provoquer dans les maigres budgets des travailleurs.

Devant le danger, vous êtes restés lâchement dans l'expectative...

Je pourrais égrèner tout le chapelet de vos noms, dont il en est de très officiels... Vous vous êtes tous dérobés devant les difficultés, au risque de laisser sombrer cette... chère Association...

J'avais des inquiétudes en montant dans le rapide...

D'autres événements étaient venus compromettre l'homogénéité et le prestige moral de notre syndicat. Le contrat collectif, la politique centrale, nous avaient enchaînés; nous avions été successivement désarmés devant des menaces: cas Hayez, cas Monde-laers et nulle éloquence, nulle démonstration, nulle précision du danger n'avait ébranlé ceux qui devaient nous attaquer par la suite. Que leur importait, d'ailleurs? N'était-ce pas adroit de frapper de paralysie la section de Bruxelles qui s'était choisi des dirigeants « bolchevistes et anarchisants »? N'était-il pas bon de réduire à résipiscence cette section capable de compromettre l'entente cordiale des classes? N'était-il pas bon de châtier cette section aux exigences maxima, indocile aux reculades et aux capitulations? Et le meilleur moyen, n'était-ce pas encore, après avoir provoqué soi-même des situations humiliantes pour la section, d'en faire endosser, par une manœuvre de coulisse, la responsabilité aux « dirigeants bolchevistes et anarchisants »?...

Pourtant, ces dirigeants tinrent solidement la barre. Il fallait pour les atteindre d'autres combats que cette stratégie dans l'ombre.

Et alors les tardigrades organisèrent la défaite...

Soudoyant l'un, flattant l'autre; au moyen de chantage et de menace, ils parvinrent à organiser l'indiscipline fiscale. Leurs premiers et principaux

alliés furent des inconscients bétonnés dans leur emploi et croyant n'avoir plus rien à craindre. La presse dite ouvrière leur apporta son aide bénévole. Ce fut un appoint. Exploitant habilement — c'est surtout contre des militants ouvriers qu'ils sont habiles — ici une rancune, là un malentendu, ailleurs une rivalité, ils formèrent une « opposition ». Cette opposition fit un « effort ».

Pendant ce temps, et profitant de cette situation favorable, les patrons marquaient les points: **Suppression simple et nette d'une partie du salaire (17 fr. 50)**; puis **diminution des tranches d'index** et, ce qui est pire peut-être, **victoire dans un conflit** de la plus haute importance: « XX<sup>me</sup> Siècle ». Tout ceci sans que les tardigrades tentent — ils en sont peut-être incapables — un effort sérieux pour arrêter le courant.

N'étant pas capables de cela, ils étaient capables d'autre chose.

Et c'était ce qui m'inquiétait au moment de monter dans le rapide Bruxelles-Berlin...-Moscou.

Nous sommes surtout deux personnages encombrants à la « direction de la section de Bruxelles », deux empêcheurs de ronfler en rond. Nous avons — « bolcheviste et anarchisant » — l'insupportable manie d'appeler un chat un chat et les neuf dixièmes de la victoire de 1925 une capitulation, nous avons la calamiteuse habitude de réclamer de la lumière quand on « frite » dans l'ombre; d'exiger qu'on nous prépare à la lutte; de dénoncer les arrangements qui, en dernière analyse, rognent nos maigres salaires et nous ligotent un peu plus sous la tutelle de nos maîtres. Nous sommes deux mauvais coucheurs qui, dans toutes les questions devant lesquelles les tardigrades se voilaient la face, devant tous les obstacles devant lesquels ils se dérobaient, avons, **sans souci de notre popularité**, pris résolu-

TRAVAILLEURS, vos syndicats seront ce que vous voudrez qu'ils soient!

ment position et combattu jusqu'au bout. Nous étions deux...

Depuis longtemps, par d'insidieuses sollicitations, ils avaient essayé de nous séparer. Flattant l'un, déblatérant l'autre, essayant tantôt celui-ci, tantôt celui-là... Ils n'avaient pas réussi à nous dresser l'un contre l'autre. Ne cherchant dans notre activité syndicale aucune autre satisfaction que celle de notre foi révolutionnaire, nous n'avions aucune « raison » de nous dissocier... tant que chacun de nous mènerait un combat syndical loyal et franc. Et nous restions deux. C'était bien gênant...

Et voilà que j'étais sur les quais de la gare du Nord avec la perspective d'une absence de nombreuses semaines...

Comme des gâteaux que le prurit dérange, les tardigrades s'agitaient...

J'avais raison de ne point partir à l'aise. Pourtant je n'aurais jamais imaginé que la frénésie haineuse put aveugler à tel point des gens que le tranquille embonpoint, les occupations casanières et le militantisme routinier garantissaient contre le rabisme oratoire. Sans doute, n'ont-ils pu renoncer à saisir l'occasion. Pensez-donc: il n'y en avait plus qu'un à écraser. C'était trop tentant. On écraserait l'autre ensuite...

Et alors ce fut la folie... Non content du pissât hypocrite déversé dans

les colonnes du journal « Le Peuple », les tardigrades mobilisèrent le « Bulletin de la Fédération Typographique » pour s'y livrer à une diffamation insensée; ils organisèrent le chahut dans les assemblées syndicales; convoquèrent les « associés fidèles » à la Maison du Peuple de Schaerbeek pour distribuer les rôles en vue du sabotage de la section.

Ce fut du délire...

Et j'étais dans cette immense Russie où, loin des imbécilités de Van Haezendonck et des ordures que les préservateurs — avoués ou non — du capitalisme déposent contre ses frontières, un peuple de 140,000,000 d'illettrés et d'anthropophages construisent un société sans exploités ni exploités.

Mon ami Van den Boom était seul.

J'ai repris le rapide Moscou...-Berlin-Bruxelles et... nous sommes à nouveau deux!

C'est peut-être nécessaire, car les tardigrades en délire ont oublié de dire au cours de leur campagne de désagrégation que le contrat collectif expire bientôt et qu'ils n'ont que... du vent à nous offrir... Et c'est peut-être à cause de cela qu'ils détournent l'attention des travailleurs du Livre...

Insensés! Nous serons quand même là, pour demander des comptes!

QUERCUS.

CAMARADES, si vous voulez connaître la VERITE sur la situation des Travailleurs en Russie, vous assisterez à la

## CONFÉRENCE

qui sera donnée le DIMANCHE 5 FEVRIER, à 2 heures 30 de l'après-midi, au « LION D'OR », 23, Place Saint-Géry, par nos camarades et collaborateurs Jean DE BOE et François WERNES, revenus d'une tournée d'enquête en U. R. S. S.

Sujet: **LES ŒUVRES DE LA RÉVOLUTION RUSSE**

Nous engageons tous nos camarades à amener, outre leur famille, ceux de leurs amis que la question intéresse. Nous invitons tout spécialement ceux qui dénigrent et contestent les acquisitions du peuple russe.

Donc, dimanche 12 février à 2 h. 30, tous au « Lion d'Or ».



La profession exercée est un des facteurs les plus importants parmi les causes favorisant l'infection tuberculeuse; il est donc permis de considérer celle-ci comme un type de maladie sociale. L'influence néfaste de la réunion dans des locaux de salubrité douteuse, tels souvent les ateliers, les usines, les bureaux, de personnes saines avec des tuberculeux, est admise par tous, si l'on y ajoute la fréquence non douteuse de l'innoculation du bacille de Koch, le microbe coupable à travers la peau, même sans plaies ni érosions, l'on comprendra l'importance du danger.

Sans doute, pour aboutir à la tuberculose faut-il des infections répétées, massives, en terrain favorable, préparé par l'insuffisance d'air, de lumière, la fatigue, la misère et son corollaire l'alcoolisme.

Les professions nécessitant un contact permanent avec des tuberculeux avancés fournissent des statistiques effrayantes : le personnel infirmier donne, sur 4.470 employés à Paris, 526 tuberculeux, un autre rapport signale 80 p. c. des décès comme dus à cette maladie.

Les blanchisseurs et blanchisseuses, contaminés par le linge, donnent 3/4 de décès chez les hommes et la moitié des décès chez les femmes causés par la tuberculose.

Les polisseurs, les tailleurs de pierre, les démolisseurs sont extrêmement menacés; le tailleur de pierre ne peut guère exercer son métier au-delà de 13 ans; le polisseur dépasse rarement l'âge de 35 ans; des poussières dures provoquant des érosions superficielles, prédisposant à l'infection. Parmi les travailleurs de la nacre, trois sur quatre sont tuberculeux; les ouvriers des mines d'étain meurent pour 40 p. c. de cette maladie. Nombreux ravages parmi les travailleurs du tabac, des graines, chez les menuisiers, les ébénistes, les boulangers, les pâtisseries, en légère régression parmi ces deux dernières catégories depuis l'emploi des pétrins mécaniques.

Les postiers payent également un lourd

tribut par suite de l'insalubrité des locaux et de la manipulation de papiers infectés.

Quant aux garçons de café, aux cabaretiers, aux cochers, aux... prostituées, aux agents de police, aux soldats, aux marins, à l'influence non douteuse de milieux souvent poussiéreux, se joint le rôle indiscutable, pour une part sérieuse, de l'alcoolisme.

La tuberculose si fréquente des couturières, des employées de commerce, des domestiques est attribuable aux mauvaises conditions alimentaires habituelles dans ces professions. Les instituteurs en sont également fortement atteints. Par contre, quelques professions sont remarquables par leur résistance à la tuberculose : il est curieux d'y trouver les mineurs de charbon et les ouvriers des fours à chaux, qui, par inhalation des poussières de charbon pour les premiers et de chaux pour les seconds, augmentent leur résistance et se créent une véritable immunité.

Inutile d'ajouter que les avocats, ingénieurs, commerçants, ecclésiastiques montrent un pourcentage infime de tuberculeux.

Il y a lieu de tirer de ces courtes lignes, quelques conclusions évidentes : un fléau, la tuberculose, sévit particulièrement parmi la classe travailleuse; il peut s'y répandre par suite des mauvaises conditions hygiéniques, surmenage, manque d'air, insuffisance de lumière, mauvaise alimentation, poussières.

Cherchons la solution dans une société où seul le travail aurait la parole et permettrait une organisation parfaite.

Dr. Ch. FONTAINE-VINCENT.

### CAMARADES,

Menant le combat syndical sans aucune compromission avec le patronat, «Le Creuset» n'est évidemment soutenu que par des travailleurs. Désirant conserver cette entière indépendance, tant vis-à-vis des partis politiques que vis-à-vis des patrons, nous n'acceptons aucun soutien de ceux-ci, même sous la forme de publicité, fut-elle «forfaitaire». Nous voulons avoir les mains propres. Aux travailleurs de le comprendre et de nous aider!

## L'Arbitrage « Patronal »

L'arbitrage, avec tout son règlement spécial prévu dans le contrat, est incontestablement une des pratiques qui ont fait le plus de mal à la combativité des ouvriers et à leur confiance en leurs syndicats.

Déjà, en 1925, nous avons fait ressortir les conséquences néfastes qu'aurait un conseil d'arbitrage sur les organisations syndicales, et les trois années d'application de ce système sont, malheureusement, venues confirmer nos prévisions.

D'abord, le principe même de l'arbitrage, pour les ouvriers, est une cynique farce; l'arbitrage est un attrape-nigauds, un organisme « démocratique » appelé à camoufler le poing de fer du patronat et aussi à empêcher les ouvriers d'agir lorsqu'ils en ont la possibilité et la force. L'arbitrage est un des moyens pour cultiver et exploiter, au profit de la classe possédante, la crédule « honnêteté », la naïve « parole donnée » des ouvriers. L'arbitrage est un des aspects de l'hypocrisie bourgeoise avec laquelle elle tend à ligoter les ouvriers et à leur extorquer le maximum, au profit de sa classe, sans trop faire crier ses victimes.

Voyez donc l'art. 2 de la clause « Conseil d'arbitrage »; apparemment, rien de plus juste, l'égalité de parties contractantes devant la juridiction, mais, en fait, dans son application pratique, il s'avère nécessairement n'être qu'un monument d'hypocrisie et de cynisme. Relisez donc : « Art. 2. — Les parties contractantes » s'interdisent, pendant la durée du contrat, de prendre ou de décréter toute mesure qui aurait pour effet d'en suspendre l'exécution et s'engagent, pour elles-mêmes et pour tous leurs membres, à déférer aux juridictions arbitrales instituées ci-après, tous les différends pouvant s'élever entre la Fédération Patronale, d'une part, et la Fédération Typographique Belge et la Centrale des Travailleurs du Livre, d'autre part, quant à l'exécution et à l'interprétation des clauses du présent contrat qui lie tous leurs sociétaires, et éventuellement des conventions additionnelles qui y seraient annexées. »

Par l'acceptation de cet article, les ouvriers s'interdisent toute action à n'importe quel moment et dans n'importe quelle circonstance.

Donnons un exemple : un sectionnaire fait son devoir d'homme responsable devant son syndicat pour l'application des conditions de travail dans son atelier, il exige de son patron et de ses camarades de travail le respect des conventions et des règles syndicales. Les patrons n'aiment pas les « rouspéteurs »; sans donner de raisons, ils renvoient ce sectionnaire syndicaliste, le contrat leur en donne le droit.

Ce camarade n'a aucun recours, le Conseil d'arbitrage ne peut agir, l'organisation syndicale est impuissante, et il recevra comme récompense d'avoir fait son devoir syndical d'être agréé comme chômeur involontaire avec le n. X... sur la liste. Pour l'ouvrier et sa famille c'est la gêne, la faim et la misère.

Pour le patron, il n'en est pas de même; un ouvrier le quitte, le lendemain il en aura un autre.

Mais dans ces conditions, l'ouvrier, s'il n'est pas d'une bonne trempe syndicale, ne désire même pas tenter l'expérience, il laisse aller les choses comme elles vont, le patron est maître absolu dans son atelier et marchera à son aise à pieds joints sur le contrat.

### DEUX DEMONSTRATIONS DE L'HYPOCRISIE PATRONALE

Nous avons déjà signalé comment les patrons signataires du contrat ont agi, en octobre 1926, lors de la réadaptation des salaires au coût de la vie.

Au 1er octobre 1926, les patrons refusent de payer le rajustement des salaires prétextant qu'ils ont dénoncé la clause salaire, l'index-number ayant dépassé le plafond prévu par le contrat. Etant dans les 3 mois de préavis, ils prétendent que la clause salaire n'est plus d'application.

Le Conseil national d'appel condamne cette façon de voir et conclut, aux termes du contrat, à l'obligation pour les patrons de payer le rajustement.

Le syndicat doit baser son action sur le principe de la lutte des classes.

Si vous voulez des droits, remplissez vos devoirs! Assistez à vos assemblées syndicales.

Et c'est alors que l'on assiste à une évaluation de l'arbitrage : là où les patrons ont la force, ils refusent de payer — ils démissionnent (?) de la Chambre patronale nationale; là où ils sont les plus faibles, les patrons s'inclinent et payent.

L'arbitrage étant en défaveur des patrons, ils passent outre; ils mettent leur « honnêteté » dans leur poche, « prennent et décrètent des mesures » pour mieux remplir leurs coffres-forts. Les ouvriers, n'ayant pas la force, ils voient déchirer le contrat à leur détriment.

Un autre cas, pas moins typique : le Syndicat des Relieurs, constatant qu'une imprimerie de Bruxelles en fait un peu à son aise avec la journée des huit heures et l'article 4 du contrat, dépose plainte auprès de l'inspection du travail.

Devant le tribunal, les faits sont constatés exacts et le juge condamne l'imprimeur.

Celui-ci dépose, à son tour, plainte devant le Conseil d'arbitrage de Bruxelles, pour effraction aux règles à l'introduction de la clause du « Conseil d'arbitrage », qui dit entre autres :

« Les associations patronales et ouvrières devront avoir recours à ce même Conseil d'Arbitrage pour faire respecter l'esprit et la lettre du contrat collectif.

» Les patrons et les ouvriers renoncant à toute autre juridiction et s'engagent à respecter toute décision du Conseil d'Arbitrage prise conformément aux dispositions ci-dessous. »

Les patrons déclarent qu'ils considèrent le contrat comme rompu par les ouvriers ou sinon exigent comme pénalités vis-à-vis de l'auteur de l'infraction (le secrétaire du Syndicat des Relieurs) sa destitution de son poste de secrétaire et le paiement de la condamnation encourue par l'imprimeur. Finalement, intervient un arrangement des parties devant le Conseil de Conciliation par lequel ce camarade secrétaire payera au Conseil d'Arbitrage une amende de 300 francs, somme égale à l'amende infligée à la firme par le tribunal.

Voilà, ces deux derniers exemples établissent lumineusement comment, dans la réalité, l'on « arbitre » les conflits. Les parties contractantes sont inégales socialement, l'arbitrage est appelé à cacher, à

certaines moments, l'action offensive de la bourgeoisie contre les ouvriers et renforcer ainsi la position patronale.

#### LES OUVRIERS DOIVENT VOULOIR RESTER MAITRES DE LEURS POSITIONS.

De ce qui précède se dégagent nettement les graves préjudices que cause l'arbitrage aux ouvriers. D'une part, renforcement de la position de lutte des patrons contre les ouvriers, d'autre part, affaiblissement de la volonté de lutte des ouvriers et affaiblissement de leur confiance dans leurs organisations syndicales.

L'« honnêteté » des ouvriers n'est qu'un jeu de dupes, les patrons laissent cette vertu « démocratique » aux ouvriers, ils préfèrent les intérêts.

Il faut que les ouvriers en finissent avec cette triste farce; ils doivent placer leur intérêt de classe au premier plan, au-dessus des préoccupations d'« honnêteté » et des « signatures données ». La lutte entre capital et travail ne laisse point place à ces sophismes, elle est une question de rapports de force, ni plus, ni moins.

A l'échéance du contrat, les ouvriers auront sérieusement à réfléchir à cette question, la question de l'« arbitrage » pose le problème de la vie ou du dépérissement du syndicat.

Le mot d'ordre doit être :

Contre l'arbitrage !

Et pour le renforcement de l'action syndicale !!

G. V. d. B.

Le frère Basile qui rédige dans « Le Peuple » les chroniques concernant notre métier, traite notre « Creuset » d'organe moscovite. Frère Basile sait qu'il ment selon son habitude, mais il spéculé sur le proverbe et la crédulité humaine : « Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose. »

Le mensonge est un pauvre argument, mais faute de mieux...

Camarade,

Ne te contente pas de simples promesses, exige des actes. Il n'y a que ceux-ci qui comptent devant le patronat.

Le Syndicat ne défend pas que ton pain d'aujourd'hui...

## La Russie et nos Journaux

Après avoir parcouru, durant six semaines, diverses villes de la Russie, me voici revenu sain et sauf de ce pays sur lequel tous nos journaux, à quelques rares exceptions près, pondent tous les jours les plus infâmes calomnies et les plus grossières incohérences, essayant ainsi par tous les moyens de soulever l'opinion publique ou, pour mieux dire, tentant de créer parmi la classe ouvrière une atmosphère d'hostilité capable de favoriser une prochaine nouvelle dernière guerre contre ce pays qui a balayé sa bourgeoisie capitaliste.

Disons tout de suite qu'aux yeux des ouvriers tant soit peu prévenus, cette manière d'agir ne peut nullement les étonner.

Pourquoi ?

Parce que tout d'abord cette presse est l'expression du pouvoir, sans quoi elle ne saurait subsister; que ce pouvoir est aux mains des classes possédantes qui, pour conserver toutes leurs prérogatives, ont un intérêt immédiat à décrier un régime qui n'est guère rassurant pour leurs propriétés et leurs coffres-forts.

Après tout, ces gens-là sont logiques avec eux-mêmes. Ils savent que les ouvriers russes ont pris aux riches leurs terres et leurs biens, qu'ils ont chassé tous les parasites, que tout en Russie est fait par et pour l'ouvrier. Alors, vous comprenez, ils tiennent beaucoup à ne pas devenir les victimes d'une histoire de ce genre.

Et voilà pourquoi ils se font un devoir de nous renseigner — par la voix de leurs journaux préparés à leurs sauces — sur ce qui se passe en Russie et, pour que nous soyons bien pénétrés de leurs mensonges, ils nous servent quotidiennement leur plat anti-communiste. En substance, ils répètent, en chœur, que les bolcheviks veulent transformer le monde et qu'ils ne s'entendent même pas entre eux; ils nous racontent des querelles de ménage, tous les potins et tous les ragots y passent : « Pierre a dit ceci, Jacques a dit cela, et « patati et patata » — sans tenir compte de ce qui se passe chez eux — et leur conclusion se résume toujours au même couplet : « Vous voyez,

ce n'est pas mieux là-bas qu'ici, au contraire, c'est beaucoup plus mauvais que chez nous. Vous verrez bien, le monde y est si malheureux que nous serons encore obligés d'intervenir et de mettre ces bolcheviks à la raison ».

Mais nous, camarades, nous qui sommes de l'autre côté de la barricade, nous qui formons la classe des prolétaires, nous qui n'avons rien à défendre, qui n'avons ni terres, ni propriétés, qui n'avons que nos dix doigts pour gagner notre croûte, nous qui vivons sans cesse dans l'incertitude du lendemain, nous qui chômons, nous que les proprios jettent à la rue, si nous ne pouvons satisfaire à leurs exigences, nous qui devons prendre sur un maigre salaire une prime servant à nous payer à l'âge de 65 ans — que nous atteignons rarement — une pension tellement insuffisante qu'elle nous oblige à mendier auprès de nos enfants et petits-enfants; nous, dis-je, que l'on oblige à verser un impôt sur un salaire dérisoire appelé revenu; nous enfin, la classe ouvrière, devons-nous nous ranger du côté de nos frères ouvriers de Russie, ou devons-nous croire à toutes les balivernes racontées par nos journaux bourgeois ?

Devons-nous nous rendre les complices de ceux qui ne demandent qu'à nous diviser pour mieux régner sur nous ?

Devons-nous écouter ceux qui tentent d'assassiner nos frères de travail pour mieux nous opprimer ensuite ?

Déjà avant d'aller en Russie, et sans être acquis au communisme, je me tenais souvent ce langage en lisant nos journaux : « S'ils s'acharnent tant contre la Russie, il doit certainement s'y passer des choses qui sont ou peuvent leur devenir préjudiciables. Si la presse nous dit que les ouvriers de Russie ne sont pas libres ou que là-bas c'est la dictature sur le prolétariat, nous pouvons être assurés qu'on nous trompe parce que nos maîtres d'ici n'ont pas le moindre intérêt à faire l'éloge d'un pays dont ils ont été chassés. »

Mon retour de Russie a pleinement confirmé mes prévisions. Je me suis rendu un peu partout; aucune de mes enquêtes n'a rencontré le moindre obstacle. Ceux qui, à présent, me parlent d'inter-

...il prépare, par son action révolutionnaire la société prolétarienne de demain.

prêtes stylés et d'usines préparées me stupéfient à tel point que je ne sais comment répondre, tellement cette question m'apparaît ridicule. Dans les usines, les ouvriers s'empressent de répondre à nos questions concernant leurs conditions sociales et, des fois, leurs réponses nous ahurissent et cela les fait sourire. A leur tour ils nous posent des questions sur les avantages que possèdent les ouvriers chez nous, et c'est alors que nous confessons humblement notre situation, qu'ils n'ont guère à envier, car sur leurs visages apparaît la sérénité et la satisfaction d'avoir de meilleures conditions de vie et de travail.

Partout, l'initiative ouvrière, individuelle ou collective, est encouragée et donne des résultats dépassant les espérances. Les administrations des entreprises, avec leurs nombreux personnels, se réunissent en conférences multiples, aux cours desquelles sont discutées et examinées toutes les propositions et suggestions tendant à améliorer et à augmenter la fabrication de l'usine. En un mot, le travail, dans tous ces domaines, est une collaboration constante entre les ouvriers, les chefs, les directeurs et les ingénieurs. Encore une fois, pourquoi? Parce que toute la collectivité y trouve son intérêt.

Je compte vous exposer cela plus longuement dans une prochaine causerie, au cours de laquelle les camarades auront le loisir de me poser les questions les plus diverses. Une série d'articles documentaires paraîtront dans notre organe « Le Creuset », et permettront ainsi à nos lecteurs de se rendre compte de la structure sociale en Russie.

Pour conclure, signalons qu'en Russie n'existe pas la liberté de la presse, nos journaux bourgeois n'y sont pas admis et personne n'en souffre car les ouvriers ont leurs journaux défendant leurs conditions de classe et dans lesquelles ils arrivent bien mieux à comprendre leurs intérêts qu'en lisant par exemple *Le Soir*, *L'Indépendance*, *Le Peuple*, *La Dernière Heure* ou *La Nation Belge*.

SENREV.

#### A NOS ABONNES.

Nos camarades dont l'abonnement arrive à expiration sont priés d'envoyer un mandat-poste de 5 fr. au Cde J. De Boe, 139, aven. des Archiducs, Boitsfort-Bruxelles.

Les droits des travailleurs ne peuvent être garantis que dans une société de travailleurs!

## FIN D'ANNEE

Dans la *Fédération Typographique*, depuis un certain temps, nous voyons, sous la signature du Rédacteur-délégué, des injures et des calomnies à l'adresse de quelques militants de la section de Bruxelles, qui ont commis le crime de faire rentrer quelqu'argent dans la caisse et se sont rendus par là-même, impopulaires auprès des égoïstes. C'est ce motif de mécontentement qu'exploitent certains militants (?) pour les besoins d'une mauvaise cause.

Tout cela ne sert qu'à une chose: à jeter le discrédit sur des militants dévoués. Car c'est grâce aux premiers que nos chefs pourront tenir le verbe haut, si peu que ce soit, pour le renouvellement du contrat collectif. Mais peut-être préféreraient-ils encore laisser rognier un peu sur nos maigres avantages. Il est regrettable que certains aient organisé l'obstruction systématique dans nos assemblées syndicales et semé la discorde, au moment où nous devrions rester tous unis et tirer sur une seule corde afin d'obtenir quelques améliorations nous permettant d'élever décemment nos enfants.

Les derniers jours de l'année devaient être consacrés par chacun de nous à un sérieux examen de conscience. Si l'on n'y prend garde, on commencera l'année nouvelle avec une âme lasse, inquiète. Nos assemblées sont très peu suivies et c'est compréhensible, quand on n'entend que des polémiques personnelles que tout bon sens condamne. De prime abord, cela ne sert qu'à sauvegarder certains privilèges, au détriment de nos intérêts généraux. Le moment est mal venu.

La classe ouvrière marchera lentement, très lentement, vers plus de justice et d'équité — beaucoup trop lentement, de par la faute de tous ceux qui ne songent qu'à bien vivre, boire et manger, sans s'inquiéter si le frère paria a son dû. Les privilégiés ont festoyé en ces soirs de réveillons, dans les hôtels, restaurants et autres clubs, pendant que les producteurs qui ont rempli leurs coffres ont pu, en passant, renifler l'odeur de leurs ripailles.

Les peuples, comme nos maîtres, devraient, à l'aube de l'année nouvelle, s'éveiller avec un esprit plus lucide, allégé des fautes et injustices communes et avec une volonté plus ferme de lutter pour leur émancipation.

A. B.

## TRIBUNE LIBRE

*A la jeunesse!...*

*Aux hommes mûrs!...*

*Aux vieillards!...*

*Aux morts!... pardon... A Messieurs les  
Directeur et Professeurs de l'Ecole de Typo-  
graphie de Bruxelles.*

J'ai lu avec un certain intérêt l'article paru dans la « Fédération Typographique Belge » intitulé « A la Jeunesse » et je ne puis m'empêcher de fixer sur papier quelques réflexions qu'il m'a suggérées.

Notre vieux camarade Lefèvre a pondu trois colonnes de journal pour nous dire que les directeur et professeurs de l'Ecole de Typographie sont blancs comme neige et que les élèves ne sont que des fainéants et des Marolliens.

Je ne suis pas de son avis lorsqu'il insinue que les jeunes n'aiment pas l'étude. Je prétends même le contraire: la généralité de ceux-ci aiment le travail; je suis jeune, j'aime l'étude.

Faut-il mal connaître la jeunesse pour ne pas mieux comprendre les aspirations de celle-ci!

L'étude ne peut vraiment porter ses fruits que lorsqu'elle est attrayante; lorsqu'elle devient une charge, elle fait plus de mal que de bien.

Et j'en viens aux cours du dimanche. Je ferai tout d'abord remarquer qu'il n'y a pas que le cours de coloris, il y a également des cours de composition qui se donnent le dimanche matin, parfois même le dimanche après-midi.

Et ce fameux cours de coloris. Lefèvre nous dit qu'il n'est pas à discuter; d'autres l'ont dit sans plus d'assurance. Je dis, moi, qu'il est indispensable, tout comme le cours de dessin. Mais où nous discuterons, c'est sur la manière de donner ces cours, sur la forme à leur donner, car c'est là que le mal réside.

J'ai été élève à l'Ecole de Typographie, j'étais même, selon les dires des professeurs, un bon élève, et j'estime ne rien avoir appris aux cours de dessin et de coloris qui puisse m'être utile dans

l'exercice de ma profession. J'y ai tout bonnement perdu mon temps.

Lefèvre nous dit aussi qu'un cours de coloris ne peut se donner le soir, c'est une opinion qu'il partage avec beaucoup d'autres, mais ce n'est pas la mienne. Je prends comme simple argument le cours de coloris du Cercle d'Etudes — cours qui est autrement intéressant, j'en fais la réclame — eh bien, ce cours se donne également le dimanche matin, mais il se donne la plupart du temps à la lumière artificielle; la deuxième année il se donne toujours ainsi, à cause du mauvais éclairage des locaux.

Voici autre chose: je fréquente les cours d'une académie où se fait le dimanche matin un cours d'étude des fleurs; le dessin des fleurs se fait le dimanche, le colori se fait en semaine, le soir, à la lumière artificielle.

Et maintenant, je pense qu'il y a lieu d'examiner sérieusement cette question de cours du dimanche, ainsi que celle du cours de dessin et de coloris, car, je le répète, ces cours sont donnés d'une façon lamentable, ils ne lui font pas honneur:

\*\*\*

Je m'en voudrais de ne pas profiter de l'occasion qui m'est offerte dans ces colonnes pour exprimer mon étonnement sur la teneur de certains passages de l'article: « A la Jeunesse ». Voici:

« Lorsque haletants, vous attendez la décision du jury, que cet ogre de directeur doit vous transmettre, nous vous engageons à suivre les cours de perfectionnement des Anciens Elèves ou du Cercle d'Etudes... »

Ironie!... Il faut être juste mon vieux

SYNDICAT et COOPERATIVE seront les bases de la Société Future!

camarade. A dire vrai, voici le précieux conseil que voulut bien donner M. Dewit à un ancien élève, lorsque celui-ci lui fit part de ce qu'il fréquentait les cours au Cercle d'Etudes : « Qu'est-ce que tu vas faire là ? » (sic); autant dire : « Tu n'as plus besoin de cela ».

Comme vous le voyez cette « lutte de clans » entre Ecole de Typographie et Cercle d'Etudes n'est pas si louable que vous semblez le dire.

« On ne fait pas de leçons sur la lutte de classes ».

Oh non, on n'en fait pas; et ce ne serait qu'un demi-mal si le contraire ne se faisait. On fait, du moins certains professeurs font à l'Ecole des discours anti-syndicalistes (anti = contre).

Des preuves? me demanderez-vous; mais il faudrait pour les donner que vous puissiez vivre la vie de l'Ecole — et je crois qu'elle vous intéresserait, mon cher Lefèvre. A ce sujet il serait utile que

vous questionniez les élèves, du moins ceux qui oseraient affronter les rigueurs de « Monsieur le Directeur ».

Et voici le poulet :

« Cela demande de la persévérance dans l'étude : fais-le, tu te procureras par la suite certaines facilités de la vie que d'autres ne pourront acquérir. »

Quel égoïsme! Fi à la solidarité!

Si c'est là la mentalité de ceux qui prétendent nous avoir assigné la ligne de conduite, je vous en conjure, ne les suivons pas, car nous ferions fausse route!

Oui, jeunesse, étudie, apprend, tant que tu peux, mais apprend surtout à te défaire de tous ces maux et de tous ces vices qui font de notre monde une sphère infecte où règne en roi celui qui exploite, qui extermine ses semblables. Oui, jeunesse, affranchis-toi de tout cela, pour qu'un jour, tout rayonnant de bonheur, tu puisses enfin jouir de la vie, vie faite d'amour, de travail, de liberté, de beauté!

F. V. M.

## 1925-1928

### L'Histoire se répète!

Nous croyons intéressant de revoir, aujourd'hui, certains des arguments et conceptions patronaux de 1925; il est certain que, si la forme peut avoir changé, le fond de leurs tentatives réactionnaires de classe est resté le même.

Déjà en 1925, les patrons parlèrent de crise dans l'industrie du Livre. Dans un « Appel » lancé par le « Syndicat des Industries du Livre de la Flandre Orientale », aux confrères syndiqués et non-syndiqués des deux Flandres, à la veille de l'échéance du contrat (1925), les patrons s'expriment comme ceci :

« Nous entrons en réalité dans une crise de prix de revient qui empêche nos grandes industries d'exporter et dont on ne saurait certainement prévoir ni la durée, ni l'intensité, car beaucoup d'industries travaillent actuellement sans bénéfice, si ce n'est à perte.

» Parmi celles-ci nous pouvons citer la nôtre. »

Hum, hum!... Nos maîtres-imprimeurs travaillent sans bénéfice..., à perte même..., rien que pour faire plaisir à leurs ouvriers!...

Mais ils connaissent le remède à cette situation « impossible », voyez donc :

« Il faudra, ou réduire les salaires, ou augmenter le rendement par l'atténuation de la loi des huit heures; ce sera à tel point une question de vie ou de mort que les plus pusillanimes devront tenir, car les lois économiques seront plus fortes que la faiblesse patronale. »

Ce n'est pas plus difficile que cela! Les prix de revient sont trop élevés : il faut faire suer un peu plus et un peu plus longtemps les ouvriers pour un salaire inférieur! Car, pensez donc, les bilans qui paraissent au « Moniteur » et qui attestent des bénéfices très importants, sont faux... les patrons publient ces rapports bénéficiaires exclusivement pour pouvoir payer patriotiquement des impôts sur des

Le syndicat est l'arme par excellence pour s'affranchir de la sujétion et de la misère.

revenus imaginaires... qu'ils n'ont évidemment pas réalisés(?) puisqu'ils travaillent à perte.

Et cet appel ajoute avec une mélancolique hypocrisie :

« Pourrait-on compter éventuellement sur la sagesse des syndicats pour amener les ouvriers à une saine compréhension de la situation? »

» Pourra-t-on compter seulement sur leur bonne foi ou sur leur patriotisme? »

Saine compréhension, bonne foi, patriotisme? Que de mots, hélas (pour les patrons), par trop usés pour leurrer encore les ouvriers. Compter dans leur me-

nées réactionnaires de classe, contre les ouvriers, sur les syndicats de ces derniers, c'est aller un peu fort; mais c'est une indication quand même qui cache mal les tentatives patronales d'atteler dans leur charrette, à leur profit, les syndicats ouvriers.

Veiller au grain, doit être le mot d'ordre! Opposons aux conceptions et menées diplomatiques patronales, la volonté organisée des ouvriers de défendre leur croûte de pain et celle de leur famille!

Bas toute « diplomatie secrète »! Place à l'action de défense des travailleurs!

AVANTI

## Un Exemple de Front unique

Chacun de nous a certes encore à la mémoire la manifestation du 8 novembre, organisée par les hôteliers et cafetiers, pour protester contre « les lois de contrainte et les mesures d'exception » qui grèvent, prétendent-ils, leur industrie.

Les initiateurs, afin de rallier le plus possible de commerçants, étendirent adroitement leur programme de revendications en y ajoutant notamment le terme vague « de garantie de la propriété commerciale ». Ils entendaient par là protester aussi bien pour des objets d'ordre moral, tels que : Liberté de débiter de l'alcool, liberté des heures de fermeture, liberté de projection de tout film sans contrôle, etc., que sur des objets purement matériels tels que : l'abondance des taxes, inquisition fiscale, le tout corsé d'un brin de politique : suppression de la case de tête pour les électeurs.

Inévitablement, pareil programme devait provoquer ce front unique étrange et trouver unis sous la même égide le plus petit commerçant vivant humblement de son négoce, avec le richissime président de l'industrie hôtelière ayant fait fortune dans les salles de jeux ou autres lieux de plaisir.

Aussi, malgré que certains journaux semblent vouloir en atténuer l'importance, ce fut un succès, un grand succès et nous verrons probablement aux prochaines élections, maints politiciens en quête

d'emploi, se faire de ce programme des zélés défenseurs.

Il est remarquable de constater que cette Ligue qui semble tant avoir à cœur la Liberté, n'a jamais songé à élever la moindre petite protestation quand il s'est agi de sauvegarder la liberté d'opinion pour laquelle nombre de militants ouvriers ont souffert.

La deuxième constatation à en tirer, pour la classe ouvrière, c'est que, dans notre société, des gens aussi favorisés qu'ils soient par une situation résultant d'une cause : la guerre par exemple, tentent cependant à se dégager des conséquences que celle-ci a entraînées par ex.: les dettes de guerre.

Sans vouloir défendre aucun gouvernement, nous devons pourtant concevoir que, si à un certain moment celui-ci se trouve acculé à taxer lourdement sa population, il ne le fait pas pour son plaisir, mais bien parce qu'y étant contraint par une cause déterminée.

La cause déterminée, dans le cas qui nous préoccupe, est incontestablement la guerre.

Par qui ou par quoi a-t-elle été provoquée? A qui a-t-elle été profitable ou préjudiciable? Quels sont ceux qui l'ont soutenue ou combattue.

Lecteurs, je vous laisse le soin de répondre à ces différentes questions; mais, quelles que puissent être vos réponses, vous devrez reconnaître que, du moment

La conduite du syndicat appartient à ceux qui suivent de près son existence.

qu'on admet la guerre, il faut aussi admettre ses conséquences.

Or, pour la Belgique, les conséquences sont, outre les morts et les infirmes, les milliards de dettes contractées en d'autres pays pour subvenir aux besoins de la guerre et dont le remboursement échelonné sur une soixantaine d'années, devra être supporté surtout par la jeune génération.

Si nous poursuivons maintenant notre raisonnement, nous aboutissons à cette constatation paradoxale que ceux qui ont soutenu la guerre, qui jouissent d'une prospérité qui n'est plus à prouver, protégés par la structure de la société même, telle que police, loi, presse, se déclarent mécontents des conséquences de la guerre et veulent émouvoir l'opinion publique par des manifestations démagogiques, pour essayer de détourner sur la classe ouvrière les charges d'une guerre qu'elle n'a pas voulue, dont elle paye injustement déjà une partie des impôts, après avoir connu toutes les privations et malheurs pendant la guerre.

Et c'est ici que nous touchons au véritable point du problème; en manifestant, ces gens ont soulevé un des coins du drap recouvrant la plaie affreuse occasionnée par la guerre, démontrant que l'avenir sera parsemé de luttes entre ceux qui auront à panser cette blessure, suivant qu'ils seront forts ou faibles vis-à-vis les uns des autres.

Si nous connaissons les forces dont dispose l'adversaire et que nous voyons qu'il est prêt à se servir de tous les moyens pour faire pression sur le public et les gouvernants, il est utile, je crois, de jeter un coup d'œil autour de nous, pour compter nos propres forces. Nos moyens de presse étant très réduits, comparativement à ceux de l'adversaire, il ne nous reste évidemment plus que notre action combattive et unie au sein de nos organisations syndicales qui ne pourront plus tolérer à ce qu'on accable davantage encore la classe ouvrière.

Cet accablement de charges ne se montre pas spécialement sous forme d'impôts, mais également sous forme indirecte d'une hausse constante du prix de vie, par une diminution de salaire, augmentation d'heures de travail amenant le chômage.

Si nous remarquons qu'en général l'industrie et le commerce sont libres d'augmenter leurs prix de vente, parce que

jouissant du prétexte de liberté commerciale, il n'en est pas de même des ouvriers qui parfois pour une hausse de quelques francs ne correspondant pas du tout au coût réel de la vie, sont acculés à des grèves longues et dures.

Pour l'Industrie du Livre, l'échéance prochaine du contrat collectif démontrera une fois de plus que ces appréhensions sont fondées; c'est parce que nous aurons la volonté de résistance ou de recul que nous subirons à travers les années à venir les charges de guerres que les patrons veulent nous faire supporter pour la fixation des conditions générales de travail.

Si nous constatons que nos salaires diminuent de semaine en semaine, que le prix des denrées alimentaires augmente un peu tous les jours, que les loyers augmentent, que les vêtements sont hors prix, que nulle petite fantaisie n'est permise au salarié, nous serons d'accord aussi, je crois, pour déclarer que c'est nous qui devrions manifester pour notre dû et non les autres.

Convaincu de la justesse de nos revendications, nous soutiendrons la ligne de conduite convergeant vers ce front unique des travailleurs pour la défense de leurs conditions de vie.

Nous manifesterons notre volonté en poussant nos militants de l'avant et si, parmi ceux-ci, il y en avait qui voudraient nous intimider par des conseils de prudence, de politesse ou autre honnêteté, nous leur répondrons que, malgré tout, il est plus honnête de reculer en combattant qu'en acceptant de bon gré de courber l'échine. On travaille pour vivre, non pas pour languir.

Allons travailleurs, il ne sera pas dit que vos têtes sont des billes.

A quand votre réveil?

A quand le front unique des travailleurs?

X. Ito.

*A nos camarades lecteurs,*

Par suite de circonstances indépendantes de notre volonté, nous avons dû interrompre la parution de notre cher organe.

Nous prions nos amis de nous en excuser, et les assurons qu'à l'avenir cette situation ne se reproduira plus.

Les absentéistes sont ou des indifférents, ou des inconscients, ou des adversaires.

# Le Coin des Jeunes

## Lettre de nos Jeunes Camarades Russes

*Au cours d'une visite de la délégation belge en Russie dans une usine d'Etat, à Leningrad, notre camarade W., délégué des typos bruxellois, s'était mis en rapport avec les jeunes camarades qui y travaillaient et leur avait parlé du groupe des jeunes du « Creuset » et de son activité. C'est alors que nos jeunes camarades russes lui ont remis la lettre suivante pour nous la faire parvenir, afin que nous puissions en donner connaissance à toute la jeunesse ouvrière belge :*

Leningrad, le 20 octobre 1927.

Chers camarades de la jeunesse belge,

Votre délégation a visité notre entreprise. Après que vos délégués aient fait connaissance des conditions de notre vie, nous leur déclarons notre indignation pour vos capitalistes et, en même temps, nous vous disons, au nom de toute la jeunesse de Leningrad, que vos capitalistes sont restés les mêmes parasites, qu'ils ne font qu'exploiter le prolétariat et les paysans et qu'il faut les supprimer. C'est pourquoi la jeunesse de Leningrad vous

demande de ne pas avoir confiance en les belles paroles, mais de lutter pour la conquête de vos droits. Rappelez-vous que dans cette lutte vous n'êtes pas seuls, que nous sommes avec vous. C'est seulement par nos efforts communs que nous pourrions vaincre.

Chers camarades, nous vous adressons nos meilleurs vœux de victoire.

Le représentant des Jeunes au Conseil d'Entreprise,

Leningrad,  
Vassili Ostrov,  
Stredny Prospect, 77.

*Nous remercions vivement ces camarades de la belle initiative qu'ils ont prise. Un contact entre les jeunes russes et belge était nécessaire. Il existe, et nous saurons le mettre à profit. Nous répondrons à ces camarades, et leur demandons de nous mettre en rapport avec la jeunesse du Livre russe.*

*Vive l'entente internationale de la jeunesse contre le capitalisme !*

## NOS REVENDICATIONS

### II. --- Lutte contre le Chômage

Dans le dernier numéro, nous avons passé en revue les conditions de travail que nous aurons à défendre à l'échéance du Contrat collectif, et, éventuellement, celles pour lesquelles nous devons batailler. La conclusion était celle-ci: Avant tout, défense des 8 heures, récupération de ce que nous avons perdu comme salaire au 1er janvier 1927, et aux divers rajustements dus par l'index, défense de la semaine fixe. Ensuite, nous rendre assez forts que pour remettre en question les congés payés et d'autres revendications (école, notamment). Nous y avons

ajouté : diminution des heures de travail et augmentation des salaires. Voyons pourquoi.

En envisageant ce qui pourrait nous arrêter dans notre lutte contre les patrons, nous voyons tout de suite que le fort chômage que nous subissons est le premier obstacle. En effet, les patrons en faisant faire des heures supplémentaires à « tire-Larigot » et aidés par les progrès techniques de ces derniers temps, ont réussi à mettre sur les bras de l'Association typographique une armée permanente de chômeurs qui constitue pour eux

Leurs avis s'inspirent des mêmes raisons que celles qui provoquent leur absentéisme.

une arme de domination contre nous.

Or, cette arme est tellement puissante que, si nous ne pouvons y remédier, le chômage pourra jusqu'à mettre en danger la vie même de notre syndicat. Aussi, notre devise, à l'heure actuelle, doit-elle être : « Faire travailler les chômeurs ».

Les remèdes, nous les trouverons en étudiant les causes du chômage.

Le chômage actuel a plusieurs causes : d'abord, les nombreuses heures supplémentaires que l'on fait, surtout en province. Pour Bruxelles, le fait que beaucoup d'ouvrages filent en province y intervient également. Mais la plus forte raison, c'est celle que l'on retrouve dans toutes les industries et dans le monde entier : les progrès techniques ont pour résultat que, actuellement, on fait avec cinq hommes et en huit heures, ce qu'avant on faisait avec 10 hommes et en 14 heures.

Aussi, *puisque tout se fait plus vite, travaillons moins longtemps, et, pour une même production, on aura besoin d'un plus grand nombre d'ouvriers.* Voilà un côté de la solution.

## LES SIX MOIS

Une grande campagne se poursuit actuellement en faveur des six mois, et, comme la jeunesse ouvrière veut voir la durée de son encasernement diminuer, cette revendication a trouvé un vif écho dans les masses.

Tout d'abord, nous devons attirer l'attention de nos jeunes camarades sur tous les aspects dangereux de cette question.

On parle généralement des six mois, mais on cache à dessein tous les autres points du projet militaire déposé par les socialistes et, notamment, que ce projet prévoit la réorganisation et le renforcement de l'armée bourgeoise en vue d'assurer la défense nationale, la militarisation des syndicats ouvriers, la préparation militaire pré-régimentaire dans les écoles et la préparation idéologique de la jeunesse laborieuse à la prochaine « dernière » guerre.

CAMARADES !

NOTRE COOPERATIVE EST SITUÉE

201, CHAUSSEE DE HAECHT, SCHAERB.

Jeunes Camarades, vous devez lutter pour l'Unité Internationale de tous les Travailleurs !

Cela ne suffit pas. Pour que suffisamment de chômeurs puissent trouver du travail, il faut qu'on produise plus, et pour qu'on produise plus, il faut qu'on achète plus. Or, qui achète le plus ? Ce sont les travailleurs, qui forment la grande majorité de la population. Et comment pourraient-ils acheter plus s'ils n'ont pas un salaire plus fort ? Voilà l'autre côté, le plus important, de la solution.

Soit donc : diminution des heures de travail accompagnée d'une hausse des salaires.

Voilà le seul remède, l'unique remède pour diminuer le chômage.

Cela, nous ne pourrions le conquérir qu'après avoir résisté victorieusement à l'attaque des patrons, qui n'ont jamais été aussi décidés qu'à présent à augmenter les heures de travail, à diminuer les salaires et à supprimer la semaine fixe.

Donc, pour la défense des huit heures, plus une seule heure supplémentaire.

H. M. VIDEO

(Le mois prochain, question de l'apprentissage.)

En effet, qu'avons-nous à défendre en régime capitaliste, en cas de guerre ? Le droit à la misère, le droit à l'exploitation ? Les socialistes patriotes, plus malins que ceux des autres pays, veulent jeter un morceau de sucre aux travailleurs, afin de leur faire avaler la pilule amère...

Quant à nous, nous sommes pour les six mois, parce que c'est une amélioration pour les jeunes travailleurs, mais nous sommes contre le projet militaire Mathieu-Vandemeulebroeck, contre l'enchaînement des jeunes travailleurs à la guerre impérialiste, contre la militarisation des syndicats.

Il n'y a que deux nations au monde : prolétaires et capitalistes. Et il n'y a qu'une seule guerre logique : la lutte des exploités contre leurs exploités.

LEFRANC.

# La Poubelle de Liège

## UN ODIEUX ATTENTAT

Au cours d'une séance de commission, tenue le 2 novembre dernier, un inconnu frappe à la porte, demande où se trouve le Président, et lui remet, un petit colis.

Le camarade Malaise, absorbé par la discussion du règlement de la S. T. L., n'attacha que très peu d'importance à cette singulière visite. Cependant, peu de temps après le départ de l'individu, le point de savoir s'il fallait se réunir tous les jours de la semaine pour en finir avec cette question, ayant été rejetée par les membres de la Commission, le Valeureux Liégeois profite d'une légère interruption de séance, pour défilcer son colis et ouvrir son paquet.

Horreur!... tous les membres de la Commission sont frappés de terreur. Là, sur la table, au milieu des débris d'un méficuleux emballage, se trouve un instrument vague, inconnu, plein de mystère, mais dont la vue rappelle trop les cadeaux envoyés par les historiques anarchistes... Le sang s'arrête dans les veines, terrorisé, les jambes flasques, la sueur au front, nul ne songe à s'enfuir. Trop tard aussi, car un mystérieux ressort fonctionne, la boîte s'ouvre et... apparaît une cartouche et deux boules ressemblant étrangement à deux grenades.

La terreur est à son comble; instinctivement, les uns se protègent en se couvrant la face; d'autres font le signe de la croix; d'autres encore s'écroulent sous la table.

L'instant est tragique... Malaise, pâle comme un linceul, les dents serrées, est chose surprenante de sa part, Malalaise. Une seconde, longue comme un siècle, s'écoule, puis une autre. Un silence de mort plane. Le secrétaire tombe « en pâte » d'une façon si malencontreuse qu'il renverse l'encrier, dont le contenu se répand sur son opulente chevelure. Un bruit sec... c'est le camarade Max, qui, lui aussi, tourne l'œil, entraînant dans sa chute la jardinière de la concierge. Seul, mordant rageusement sur le tuyau de sa pipe, les mains en avant, protégeant sa

caisse, le trésorier-général est resté calme, comme cloué sur sa chaise.

Malaise, domptant son passager malaise, redevint tout de suite maître de la situation. Comprenant le danger que couraient ses camarades, il fit noblement don de sa vie; il saisit l'engin meurtrier et, d'un pas d'automate, avec mille précautions, se dirige vers la sortie.

L'assistance, revenant insensiblement de son ahurissement, semble sortir d'un rêve. On regarde autour de soi, on se tâte, on s'interroge des yeux. Nicolay rassemble hâtivement des tickets de spécialiste; Jules Lejeune, se croyant au gymnase, s'enfuit, criant : « Chantraine »; Bastin se souvient que sa moto est là et, voulant avec Zèle prévenir les autorités, prend lui aussi la sortie et disparaît.

Cinq nouvelles minutes s'écoulent dans une anxieuse angoisse.

— « Allons-nous battre le record de vitesse pour nous rendre dans un monde meilleur ? » demande Jules, l'enfant terrible.

Cette plaisanterie macabre ne rend que plus pénible la situation. L'air est irrespirable, les poitrines sont oppressées, comme le luminaire du local. Morhet s'inquiète de l'absence du Président.

Juste à cette minute, Malaise, les vêtements éclaboussés d'eau; les mains mouillées, rentre, reprend sa place au bureau, et, avec un rare sang-froid, vigoureusement, tape sur le timbre placé sur le tapis vert. On croirait rêver si on n'entendait sa voix prononcer avec calme :

« Messieurs, la séance continue... Bénissons la Providence... et tout ce que l'on veut... que cet engin à retardement... ait retardé, n'ayant pour conséquence que de nous retarder dans nos travaux. Ce retard m'a permis de me rendre ici sur le palier, au w.-c., (à ce moment occupé par la brune locataire). N'ayant pas l'embarras du choix ni des moyens, sans m'excuser, je l'arrache du lieu et j'y précipite l'engin, afin de le noyer. Pour

Camarades ! Quel que soit le lieu où vous êtes pensez au « Creuset », il est votre défenseur.

être certain que cela fut, de toutes mes forces, de mes deux mains, je l'ai maintenu, sans m'inquiéter des cris poussés par la malheureuse que je venais de surprendre, jusqu'au moment où mes forces me trahirent. Ayant alors notion de l'acte peu galant que je venais d'accomplir, je m'excusai de mon mieux auprès de cette dame, lui jurant que cela ne m'arrivera plus. Elle le comprit du reste et n'insista pas. Je lui rendrai visite, afin de m'expliquer.

» J'ignore les mobiles qui ont fait agir ceux qui nous en veulent, et leur attentat ayant échoué, je leur pardonne...

» En souvenir de cette séance historique, je demande au secrétaire de faire un rapport circonstancié de ce qui vient de se passer ici, et, aux autres membres de voter la somme nécessaire pour l'achat d'un globe sous lequel nous placerons l'engin, à présent inoffensif. Placé sur la cheminée, ce sera pour nous un souvenir inoubliable des 13 minutes 53 secondes et neuf dixièmes que nous avons vécues. Etant tous sains et saufs, je demande qu'on n'ébruite point la chose. En signe de joie, je lève la séance en m'écriant « Vive l'unité de nos membres, à notre corps toujours attachés ! ».

\* \* \*

Quelques indiscretions ayant été commises, la Justice a procédé à une enquête. Il résulte de celle-ci que l'engin aurait été fabriqué dans un établissement de la rue Sainte-Véronique. Des empreintes digitales relevées sur les débris d'emballage, il s'agirait d'un ex-gréviste d'un journal conservateur. Il paraîtrait qu'il a eu des complices. Un conducteur, faisant partie du Comité, serait fortement compromis. Pour ne point entraver la marche de la justice, nous ne citerons point des noms, mais leur arrestation n'est plus qu'une question d'heures.

\* \* \*

Au moment de mettre sous presse, nous recevons la dépêche suivante : « Affaire de Liège classée. L'engin mystérieux ayant été examiné par un spécialiste en la matière dans les laboratoires de l'Etat, déclare formellement que l'appareil était inoffensif, que ce n'était qu'œuvre de fumiste. Effectivement, l'engin criminel(?) n'était autre qu'une grossière imitation de la cartouche et des grenades que le

Créateur plaça au père Adam pour la reproduction de l'espèce. »

Tout est bien qui finit bien.

C'est égal, l'alerte fut chaude au local de la rue des Ecoliers, et l'on parlera longtemps de cet attentat... aux bonnes mœurs dirigé contre le Président du Syndicat des Typos de la... Cité Ardente.

PERE HOQUET.

#### GARDES-CHIOURMES

Depuis l'après-guerre, deux ou trois maisons de la place de Liège, voulant imiter certaines grandes firmes, et surtout trouvant qu'elles ne pouvaient avoir qu'une confiance limitée dans leurs chefs d'atelier, ceux-ci faisant partie du Syndicat, ont cru bon de remplacer les « prottes caporaux » par des « sergents directeurs ».

Il va sans dire que caporaux et sergents voulant se faire valoir auprès des patrons, ne savent plus quel moyen employer pour surprendre les ouvriers en défaut; c'est à qui fera le plus de zèle, s'attachant pas à pas aux typos, surveillant leurs moindres défaillances, les engu...irlandant copieusement et grossièrement.

Voulant briser la force ouvrière groupée, unie par l'organisation syndicale, les usiniers du Livre firent appel à de la main-d'œuvre étrangère et à des chefs étrangers. Ceux-ci ne connaissent rien à nos mœurs wallonnes, à nos coutumes, à nos usages, essaient par la manière mussolinienne et autres méthodes dignes d'un autre âge. De là les nombreux froissements, des discussions sans fin; la vie impossible dans certains ateliers, car les Wallons ont les défauts de leur race : ils ont la tête dure, et jamais, au grand jamais, n'ont pu souffrir les dictateurs aux commandements cassants, la morgue, l'espionnage. Les traîneurs de sabre du Kaiser s'en sont aperçus pendant l'occupation; les sergents-directeurs s'en apercevront à leur tout. L'heure viendra où ces « salariés » galonnés comprendront que les ateliers ne sont ni des casernes, ni des bagnes; qu'ils ont doublement gaffé et que jamais on n'a attrapé des mouches avec du vinaigre.

Que Messieurs les chefs fassent le bilan de ceux qui les ont précédés et ils seront fixés sur l'instabilité de leurs inutiles fonctions.

LES ARTS GRAPHIQUES  
*Société Coopérative*  
201, Chaussée de Haecht, Schaerbeek

---